

Entretien avec Julio Cortázar

François Hébert

Volume 22, numéro 2 (128), mars–avril 1980

Julio Cortázar

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Hébert, F. (1980). Entretien avec Julio Cortázar. *Liberté*, 22(2), 37–49.

Entretien avec Julio Cortázar

FRANÇOIS HÉBERT



F.H. — Une chose me frappe dans vos livres c'est votre méfiance à l'égard du *général*, des généralisations, méfiance à l'égard des conventions d'abord, mais plus profondément, votre méfiance à l'égard de la dialectique, de la logique diurne, et même à l'égard du discours ; et d'un autre côté, votre affirmation du *particulier*, de l'irréductiblement unique. L'oeuvre est ainsi dès le départ paradoxale, tendue (et toujours prête à rompre), tendue entre cela (l'unique, l'enclos, l'irrépétable) et la difficile parole, les efforts pour dire la réalité, trouver ses figures cachées en lesquelles il faut bien croire (les « portes du ciel » par exemple, ou la dernière case de la marelle), figures qui se dérobent constamment mais semblent parfois se manifester en des occasions privilégiées, comme *par chance*.

J.C. — Je ne connais aucun critique qui ait parlé de cela, et cela me touche parce que je crois que dans tout ce que j'ai écrit, j'ai essayé de me méfier des généralisations et des conventions, et de me bagarrer avec elles. Dans mon adolescence, mais déjà dans mon enfance et même dans ma première enfance, au cours des interminables repas familiaux, j'écoutais (sans faire de commentaires, ils m'auraient valu des gifles !),

j'écoutais avec agacement, dégoûté parfois, le déferlement des généralités, des lieux communs, des choses qui étaient dites sur ce ton magistral que prennent les tantes, les oncles, les mères pour énoncer les bêtises les plus affligeantes, du genre : « faut pas prendre trop de douches parce que ça affaiblit », ou : « si on boit de l'eau après avoir mangé un morceau de pastèque, on peut avoir une crise cardiaque », et d'autres affirmations et idées reçues qui me semblaient absolument fausses ; bref, le sottisier flaubertien adapté à l'Argentine. Vous imaginez !

Ce qu'on appelle des lois, des espèces, des genres, ce sont souvent des vues de l'esprit, des simplifications qui ne font qu'appauvrir le monde, la réalité. Pour moi, dès le début, toute chose était unique. Ce que vous appelez mon affirmation du particulier ne date donc pas d'hier, et quand je me suis mis à écrire, cette façon de voir les choses en les considérant comme des cas uniques, en refusant de les inclure dans une définition globale, en me méfiant des généralisations, cette façon de voir a marqué mon écriture. Dans ce contexte, il ne vous étonnera pas que, je ne sais plus où, peut-être dans *Marelle*, j'aie cité avec un plaisir tout particulier la notion centrale de la pataphysique telle que l'avait énoncée Alfred Jarry : ce qui l'intéressait, et moi aussi, ce n'était pas les lois, mais les exceptions à ces lois, c'est-à-dire les cas particuliers, uniques. Cette attitude, je continue à la défendre. Il suffit de sortir dans la rue pour que chaque chose que je vois et chaque mot que j'entends me semblent des unités, des choses précieusement isolées que je refuse d'englober dans des lieux communs. Je refuse les éternelles réflexions du genre : « toutes les concierges sont bêtes », et : « toutes les mères sont dévouées », et autres conneries pareilles.

Cette attitude, bien sûr, comporte des dangers et des souffrances perpétuelles jusque dans la vie personnelle. La notion d'amitié par exemple, ou encore le sentiment de l'amour : on tend aussi à les généraliser. En général, on voit une femme quitter un homme pour un autre, ou vice versa, un peu comme si tel être quittait un cycle pour entrer dans un autre et que ces cycles malgré leurs différences particulières, demeuraient

toujours des cycles, avec une montée, un sommet, une chute et une fin. Moi, je n'ai jamais cru que les choses se passaient de cette façon-là. Chaque cycle me semblait absolument séparé, différent des cycles précédents. Chaque fois que j'ai aimé, chaque fois que j'ai trouvé un ami dans la vie, chaque fois que je suis arrivé dans une ville, je n'ai pas vécu ces événements comme s'ils sortaient d'un moule. Je les ai vécus comme des expériences totalement nouvelles, vierges pour ainsi dire, et ça leur a donné toute leur beauté ; et en même temps, cela a précipité certaines catastrophes, parce que, si on envisage ainsi la réalité, si on vit comme ça, on refuse ce qu'on appelle l'expérience, c'est-à-dire tout ce que l'on peut retirer d'une expérience, de quelque nature qu'elle soit. Aucune expérience ne m'a jamais servi au moment d'entreprendre une nouvelle expérience. Evidemment, je ne suis pas normal sur le plan mental. Mais j'ai une notion assez claire de ma folie, et après tout, si je suis fou, chacun l'est, plus ou moins, à sa manière !

Ma folie me fait penser à quelque chose que j'ai lu (dans Lévi-Strauss, ou Lévy-Bruhl ?) au sujet de certaines peuplades primitives, africaines je crois, et qui ignorent ou refusent la notion de genre et les concepts globaux. La *forêt* par exemple et qui pour nous signifie un ensemble d'arbres : dans leur langage, dans leur pensée, il n'y a pas de forêt ; il y a un arbre, puis un autre, puis un autre, et puis un autre, etc. Ils n'arrivent jamais à la somme, à transformer un ensemble d'arbres en *forêt*.

Bon, ma vie a été un peu comme ça, même si je suis parfaitement capable de comprendre la notion de genre et de l'accepter à toutes fins pratiques, parce qu'autrement ce serait le suicide, l'anéantissement. L'intelligence, ce que nous appelons l'intelligence, vous savez très bien qu'elle n'accepte pas cette multiplication à l'infini d'unités irréductibles ; ça aboutirait vraiment à la folie, mais à une folie à enfermer ! Sur le plan de la littérature, sur le plan des sentiments, sur le plan de ma vision quotidienne du monde, je continue à affirmer le particulier et c'est ce qui fait que ce que j'écris étonne parfois des gens qui n'ont pas ce genre d'intuition et trouvent

que ce que je fais est assez paradoxal, et constitue même un défi à la réalité telle qu'on a l'habitude de la comprendre depuis le pépère Aristote.

F.H. — Dans votre bibliothèque, je vois beaucoup de livres consacrés à Dracula, au vampirisme...

J.C. — Tiens ! je ne savais pas que j'avais tant de livres sur le sujet : je les ai lus au cours des vingt-cinq ou trente dernières années de façon assez désordonnée. Curieusement, le vampirisme est une sorte de constante dans ma pensée : je suis attiré par les marges de la réalité, non seulement dans la littérature mais aussi dans la vie quotidienne. Quand je dis « les marges de la réalité », je parle de ces états un peu exceptionnels où vous découvrez brusquement, au tournant d'une rue ou simplement en prenant une douche, que les choses dites normales vous échappent et vous vous retrouvez, comme ça, sans avertissement, dans un territoire, dans un domaine de pensées et de sentiments qui n'ont plus rien à voir ni physiquement ni spirituellement avec ce qui précédemment vous entourait. Quand je parle du monde des vampires, j'entends par là le monde de toutes les créatures dites surnaturelles. Pour moi, l'influence d'Edgar Allan Poe a été décisive : quand j'ai lu ses histoires en cachette (ma mère ne voulait pas me laisser les lire, me sachant trop impressionnable), je devais avoir huit ou neuf ans, et j'en ai fait une véritable maladie ! La terreur s'est emparée de moi ; je me rappelle que je dormais dans une petite pièce dans le haut de la maison, une maison de banlieue, très solitaire, très sombre ; et il n'y avait pas d'électricité, ma chambre était éclairée à la chandelle ; et alors, la terreur s'est emparée de moi à la suite de ma lecture d'Edgar Poe, une terreur si grande que, chaque soir avant de me coucher, je faisais une inspection complète de ma chambre ; j'ouvrais, je détaillais le contenu de chaque placard, même si je savais que dans ces placards, il n'y avait pas de place pour les créatures que j'imaginai ; je regardais sous le lit et avant de souffler la chandelle, je m'assurais que la fenêtre était hermétiquement fermée, la porte aussi ; et même, après, dans l'obscurité, je prenais du temps à m'endormir, sentant que les remparts physiques (portes, fenêtres) étaient précaires, insuf-

fisants contre l'Autre, qui pouvait être le loup-garou, un fantôme, une apparition, ou alors le roi des spectres : le vampire !

Plus tard, adolescent, j'ai vu le film de Dreyer et ça m'a de nouveau plongé dans la terreur, une terreur très honteuse (je devais avoir dix-neuf, vingt ans) mais une terreur déjà critique parce que je savais qu'elle était irrationnelle. Pourtant, c'était la terreur !

Curieusement, je n'ai jamais connu la peur physique, ni dans mon enfance, ni dans mon adolescence ; j'habitais une banlieue très écartée, avec des terrains vagues assez louches et des recoins très sombres, et il y avait énormément de voleurs, de délinquants, de criminels dans les parages ; et pourtant, je n'avais pas peur. Je savais que le moment venu, je pourrais toujours me sauver, ou même, qui sait ? me défendre.

Non, la véritable terreur me venait de l'Autre. Parce que je sentais que contre la toute-puissance du vampire, je n'avais aucune chance. Ah ! je n'étais pas une proie naturelle du vampire, non, puisque je n'étais pas une jeune fille vierge, mais ça ne changeait rien à ma frayeur. Depuis, la peur du vampire m'a dominé.

Bien entendu, ce sont des peurs où le masochisme a une part très grande ; je ne sais pas si les psychanalystes ont étudié le phénomène. Dans mon cas, je sais très bien que ces terreurs, en partie littéraires, inaugurées par un grand film, celui de Dreyer, avaient des racines profondément masochistes ; c'est le masochisme qui pousse les gens à aller voir les films d'épouvante, sauf qu'en général, la terreur que causent ces films disparaît au bout de quelques heures, tandis que chez moi, ça a duré, et ça m'a obligé à me renseigner, à lire des livres sur les vampires. J'en ai lu et un jour, je suis tombé sur le *Dracula* de Bram Stoker : ce fut une de ces lectures qui marquent pour la vie. Tout en voyant bien les limites du récit et des personnages, j'ai trouvé grâce au *Dracula* de Stoker quelque chose de très, très profond en moi et en l'être humain en général, quelque chose que je ne pouvais pas explorer, que je devais simplement subir. Ce qui m'a conduit à approfondir mes connaissances sur les vampires, sur l'origine de la légende, ses suites, déplacements et transformations. Je ne rate jamais un film où il y a un vampire, même s'il est très mauvais, et je

dois dire naïvement que je me fâche chaque fois que je vois un film comme celui de Polanski où l'on se moque des vampires, parce que j'ai l'impression que l'on est en train de commettre une transgression très profonde, très grave, et que les conséquences pourraient être aussi graves.

De nos jours, le vampirisme est une mode ; maintenant, les gens parlent des vampires avec le plus grand naturel ; c'est devenu un sujet de conversation. Moi, j'écoute tout cela, j'y participe parce qu'il faut bien s'amuser, mais derrière, la terreur est toujours là. Le vampirisme est un symbole, un symbole très profond d'une des, comment vous dire ? d'une des natures de l'homme, une des manifestations de sa nature.

J'ai aussi lu beaucoup de livres de criminologie, et vous savez qu'en dehors des vampires légendaires, ceux qui ressuscitent, disons les vampires imaginaires, il y a les véritables vampires, qui font un chapitre assez extraordinaire de la criminologie. Il existe des gens qui sont poussés à tuer pour boire le sang de leurs victimes ; le cas de Peter Kurten, le vampire de Dusseldorf, est le plus célèbre. Il a donné *M. le maudit*, le film de Fritz Lang, qui s'inspire d'une façon très libre de la véritable histoire. Il y a aussi Heath, le fameux vampire de Londres. De temps en temps, dans les traités de criminologie, on apprend l'apparition d'un autre vampire sur la terre. Ces vampires, qui sont, pour la plupart des gens, de simples criminels, obéissent à un appel mystérieux, présent chez tout être humain. D'où leur vient cette soif du sang de leurs semblables ? Les motifs profonds m'échappent, mais le fait est là, indiscutable.

Autre chose, enfin : vous savez que dans *62 Maquette à monter*, je me suis penché sur une autre forme de vampirisme que je connais assez bien et que, probablement, vous connaissez aussi, qu'on peut appeler le vampirisme psychique. Il y a des êtres qui ne boivent pas le sang de leurs semblables, mais se choisissent des victimes pour sucer leurs pensées, leur force, leur amour, leurs sentiments, jusqu'à ce qu'ils en fassent leurs esclaves. Ne pas confondre avec des formes de domination ou de tyrannie ou d'emprise du plus fort sur le plus faible : il ne s'agit pas de ça. Tenez ! j'ai connu une femme, un vampire de cette espèce, et quand je parle d'elle, je croise les doigts

parce que j'ai une telle peur d'elle (elle est encore vivante) que je me défends au moyen de cette petite superstition idiote. J'ai connu une femme vampire apparemment très faible, inoffensive, qui a vidé de leur sang mental, sentimental, psychologique, les êtres qui l'entouraient. J'ai été témoin de cela, moi, personnellement. Ah ! j'ai pu échapper à temps... Mais vous voyez, même maintenant, je continue à avoir peur d'elle et je n'aime pas en parler.

F.H. — La mort est souvent présente dans vos livres, je pense à la nouvelle « L'homme à l'affût » dans *les Armes secrètes*, une de celles qui m'a le plus impressionné, dans laquelle Johnny rêve (ce n'est pas le mot qui convient, mais disons qu'il rêve) qu'il est dans un champ désert, où il n'y a que des urnes, funéraires bien sûr, il est seul, très seul dans cette sorte de cimetière, et il tombe soudain sur son urne à lui, et à sa grande surprise, elle n'est pas vide ! Et je pense encore à la scène d'amour (est-ce le mot juste ?) entre Francine et Andrès, dans le *Livre de Manuel*, la scène a lieu dans une chambre d'hôtel qui surplombe le cimetière de Montmartre. On dirait que les morts, parfois, interpellent vos personnages, les appellent, qu'ils ont des choses à dire, qui sont difficiles à entendre, mais que vous tendez l'oreille...

J.C. — Vous dites cela et ça me trouble un peu. Bon, c'est parfaitement vrai, la mort est très présente dans mes contes, et aussi dans mes romans qui sont des textes assez nocturnes, assez négatifs. Pourtant, il m'est difficile de vous répondre, parce que, curieusement, en tant qu'homme, en tant qu'être vivant, j'ai toujours refusé, je refuse en bloc la notion de mort et la mort elle-même. Vous me direz que c'est un peu naïf, ce que je vais vous dire, mais voici : tout en sachant que je vais mourir comme tout le monde, je suis absolument convaincu d'être immortel.

Je ne parle pas du fait tout simple que ce sont les autres qui découvrent que vous êtes mort ; on meurt sans trop le savoir, je le voudrais en tout cas. Non, il ne s'agit pas de ça. C'est plutôt que pour moi, la notion de mort est rigoureusement inconcevable ; non seulement inconcevable, mais absolument scandaleuse. Pour moi, le grand scandale, c'est que l'hom-

me doit mourir. Il est le seul animal qui sait qu'il va mourir ; sachant cela, il est du côté de la vie et il aime la vie. C'est mon cas. Cette notion de mort inéluctable me semble absolument inacceptable et scandaleuse. Je dois l'accepter, comme bien des choses dans la vie, mais c'est mon corps qui l'accepte et qui la subira. Personnellement, je persiste à croire que d'une façon ou d'une autre, je suis immortel. Par là, je n'insinue pas, loin de là, que je crois à une deuxième vie, à une résurrection ; je ne sais pas, je ne sais pas comment les choses se passent. Seulement je me refuse à imaginer que je vais passer de la vie au néant, qu'à un moment donné, il y aura une cessation totale de ma vie. Je ne peux pas m'imaginer sans conscience même si chaque nuit je dors pendant des heures et qu'en me réveillant, si je n'ai pas rêvé, je sais très bien que j'étais sans conscience, et que, pendant quelques heures, j'étais mort. Mais l'idée de cette in-conscience éternelle me semble absolument inconcevable. De ce point de vue-là donc, aucune morbidité chez moi. Bien au contraire, je vous parlais tantôt d'Edgar Poe, c'était un nécrophile évident ; or moi, je suis un *biophile*, si le mot m'est permis, je suis un biophile enthousiaste !

Curieusement, par le jeu des polarisations ou de l'inversion des valeurs, tout ce que j'écris se place très souvent sous le signe de la mort et, en effet, l'épisode de l'« Homme à l'affût » que vous citez et la scène d'amour entre Francine et Andrès dans le *Livre de Manuel*, sont deux bons exemples de ça. Pourtant, je vous ferai observer que Johnny, le personnage de « l'Homme à l'affût », est un homme qui, malgré son malheur, son obsession de la mort, ses échecs, la drogue et tout le reste, a toujours un désir de vivre qui est immense et qui se traduit dans sa musique. En ce qui concerne la scène d'amour entre Francine et Andrès, le fait que ça se passe au bord du cimetière de Montmartre, correspond, si vous voulez, à ce qui se préparait dans la partie précédente du livre : c'est une scène d'exorcisme. Andrès va prendre parti, il va essayer de se mêler à l'action, va finalement rompre son isolement. Il aura ainsi vécu l'expérience de la mort ; il aurait fait l'amour au bord de la mort et dans des conditions particulièrement horribles pour lui et sa compagne.

Je me suis désintéressé du destin de cette dernière : j'arrivais à la fin du livre, je ne pouvais pas la suivre plus loin. Vous savez, une fois qu'on a abandonné ses personnages, on pense encore à eux : qu'est-ce qu'ils deviennent ? qu'est-ce qu'ils feront ? Je pense que pour Francine, ç'aura été une expérience positive, cette nuit d'amour où elle a touché la limite de l'horreur, de la souffrance, du dégoût ; je pense que peut-être elle se sera retrouvée, reconnue, loin d'Andrès pour toujours, mais peut-être pour la première fois, en face d'une vie plus authentique, moins petite bourgeoise comme celle qu'elle menait jusque-là.

Finalement, les expériences de la mort sont nombreuses dans mes livres, oui, mais ce sont des expériences extrêmes à partir desquelles, peut-être, commence autre chose, au bout de quoi il y a la vie, et non la mort.

F.H. — A vous lire, on a parfois l'impression que la musique vous intéresse autant sinon plus que la littérature ; les allusions sont fréquentes, au jazz surtout, et on dirait que pour vous, la musique est un meilleur moyen d'accéder à ce que vous nommez le domaine *métaphysique*, et puis votre style souvent par son lyrisme donne à entendre plutôt qu'à voir ou à comprendre, dans certains passages du moins, et la poésie n'est plus loin...

J.C. — Vous avez raison, surtout quand vous dites que la musique m'intéresse autant sinon plus que la littérature. Ces dernières années, j'ai écouté plus de disques que je n'ai lu de livres. Très souvent, pendant que je lis un livre, même si le livre m'intéresse beaucoup, j'ai envie d'arriver à la fin du chapitre pour mettre un disque. Je suis un musicien raté. Dès mon enfance, la musique a été pour moi une chose presque sacrée. Autre aspect du sottisier général de la famille : les gens écoutaient de la musique comme un bruit agréable et leurs commentaires étaient toujours d'une trivialité désolante ; plus tard, quand j'ai lu la phrase d'Erik Satie sur ce qu'il appelait la musique d'aveuglement, j'ai compris que ma famille écoutait de la musique comme qui met un meuble en place et le regarde, et sans même le voir ! Malgré tout, très vite, j'ai commencé à jouer du piano, à m'acheter des disques et j'ai appris

pas mal de choses sur la musique, la musique classique, la musique du Moyen Age, mais aussi la musique moderne. Il ne faut pas oublier notre musique nationale, le tango, que, comme vous pouvez l'imaginer, j'aime beaucoup.

Et puis, un jour, le jazz est venu. J'avais quinze ou seize ans. Il est venu par la radio, par les premiers disques à 78 tours. Pour la première fois, j'entendais Jelly Roll Morton, Benny Moten, Louis Armstrong, et puis Duke Ellington : un univers absolument fabuleux s'est ouvert devant moi et il n'a cessé de s'agrandir.

Si j'avais eu des dons de musicien, j'aurais été musicien. Vous trouvez des qualités musicales dans ce que j'écris ? Oui : il y a là une sublimation, ou mieux, une consolation ; puisque je ne pouvais pas bien jouer du piano, puisque je ne chantais pas, puisque je n'étais pas doué pour la composition, alors je me suis rattrapé en écrivant. Comme dans l'histoire de l'humanité on commence par la poésie, j'ai d'abord fait des poèmes, et ces poèmes disaient les banalités assez niaises qui viennent à un jeune homme, mais c'était déjà des poèmes assez infaillibles du point de vue auditif. Même s'ils sont absolument médiocres, on n'y trouve guère de fautes de rythme, de mesure ; les rimes sont belles, parfois très recherchées. Quand je me suis mis à écrire de la prose, ces valeurs se sont déplacées. Le problème du rythme m'a toujours préoccupé. Dans mes contes, surtout à la fin de mes contes, les phrases finales sont écrites dans un état second qui donne à la phrase un mouvement rythmique, et celui-ci pour moi contient l'essentiel du contenu (disons) intellectuel du conte. Très souvent, les traducteurs ne remarquent pas ça et alors ils passent à côté de l'essentiel, négligent la teneur musicale de la prose, quand cette musique contient ce qui fait la valeur du conte ; les lecteurs en général ne s'aperçoivent pas non plus de cela et finalement ils sont saisis par le contenu du drame, mais je crois que si le véhicule n'avait pas ce *swing*, ce battement, ce rythme, mes contes seraient moins réussis.

F.H. — Malheureusement, j'ai lu vos livres de façon fort peu exemplaire (je ne m'en vante pas), je les ai lus pêle-mêle,

et c'est pourquoi je n'oserais l'affirmer carrément, mais il me semble qu'il y a chez vous une évolution, un cheminement qui va grosso modo du fantastique au réalisme, termes un peu vagues je le concède, autrement dit du conte à l'histoire, des Cronopes aux coupures de journaux du *Livre de Manuel*, comme si la réalité se faisait de plus en plus présente, la réalité politique j'entends, ou alors ce qu'on appelle la réalité quotidienne (ce qui n'exclut pas bien sûr une certaine fantaisie).

J.C. — Vous avez absolument raison. Il y a eu chez moi ce que vous appelez une évolution, un cheminement dans ce sens-là, c'est vrai. Depuis les premiers contes, qui étaient résolument fantastiques, ceux de *Bestiario* ou de *Final del juego*, jusqu'au *Livre de Manuel*, il y a un long parcours. Soit dit entre parenthèses, je viens de terminer un recueil de dix contes dont quelques-uns sont résolument et même vertigineusement fantastiques. Mais il est vrai que dans l'ensemble il y a eu ce cheminement qui m'a éloigné du fantastique pur, du fantastique comme finalité, et m'a rapproché d'une conception de la littérature plus axée sur l'histoire, le vécu, et alors mes personnages sont devenus des manifestations intimement liées à ce qui se passe de nos jours dans le monde.

Expliquer ça serait long ; essayons en peu de mots. Dans ma jeunesse, j'étais absolument indifférent à l'histoire et à sa forme quotidienne et locale, la politique. Pour moi, la réalité était une réalité esthétique, et je croyais dur comme fer avec Mallarmé que la réalité était faite pour aboutir à un livre. Maintenant, je crois le contraire : je crois que tout livre devrait être fait pour aboutir à la réalité. Et c'est ce que j'essaie de faire.

Mais c'est terriblement difficile, parce que la réalité n'est pas seulement la réalité réelle telle que les gens la perçoivent : la réalité comporte aussi du fantastique. Donc il y a un problème de dosage, d'équilibre : le réel, le fantastique, parfois, sont des domaines hétérogènes qui s'excluent si vous n'avez pas (passez-moi le mot) l'inspiration pour fondre ces éléments, comme j'ai essayé de le faire dans 62 par exemple, et pour arriver à un terrain d'entente où réel et fantastique marchent

main dans la main et mêlent leurs eaux, sans les confondre mais dans une harmonie qui à mon avis fait la beauté de la vie, son prestige, son mystère, et aussi, son côté terrible.

Aujourd'hui, vous me savez très préoccupé par l'Amérique latine, vous savez que j'écris très peu parce que je passe mon temps à m'occuper du Chili, de l'Argentine, de l'Uruguay. Au Nicaragua, j'ai été émerveillé par ce que ce petit peuple admirable a fait et je donne tout mon temps, tous mes efforts pour les aider. Qu'est-ce qu'on peut faire en tant qu'individu ? en tant qu'intellectuel ? Quand même, j'y crois.

F.H. — A première vue, la religion n'est pas importante pour vous, pour vos personnages, mais si on y regarde de plus près (dans *Marelle* par exemple : la recherche du centre), et si on prend le mot « religion » dans son sens étymologique de pont, de passage, de lien, alors on peut presque faire du *religieux* le synonyme du *métaphysique* et le centre de votre quête, non ?

J.C. — Difficile de répondre. Ma famille, mon milieu m'ont-ils influencé ? Tous étaient officiellement catholiques, mais en réalité indifférents. Toute notion de religion m'a été étrangère dès le début. Je n'ai jamais senti une curiosité qui aurait pu m'emporter, me conduire à chercher l'explication des mystères, comme cela arrive à tant d'enfants ; j'avais des camarades à l'école qui étaient très préoccupés par les problèmes religieux et essayaient d'être guidés, de comprendre. J'étais indifférent et je le suis resté. Je pense que l'intuition du divin, d'où viennent toutes les religions, est une catégorie de l'être, comme pour Kant il y a le temps et l'espace et les autres catégories de l'entendement. Je crois qu'il y a des gens qui naissent avec cette intuition et d'autres, non ; moi, j'appartiens à cette dernière catégorie. Je n'ai pas la notion du sacré, je n'ai pas le sentiment du sacré. Ça m'échappe complètement.

Par contre, je suis un être profondément métaphysique, et je l'ai toujours été. Le mystère de ce qui est au-delà des choses, « de l'autre côté des choses » comme disait Federico Garcia Lorca, m'a touché, frappé, passionné dès mon enfance. Je sentais le mystère derrière n'importe quoi : une fourchette,

un chien, une personne. Tout était mystère. Et alors, ça a fait de moi un petit animal métaphysique. Je me rappelle que très jeune je me suis mis à lire des textes qui étaient difficiles pour mon âge, des textes métaphysiques. Par exemple, tous les dialogues de Platon, je les ai lus à seize, dix-sept ans ; je ne sais pas ce que j'y ai compris, mais j'étais profondément ému par les envolées métaphysiques de Platon. Ajoutez à cela d'autres lectures de ce genre et de longues conversations avec des camarades aussi orientés vers la métaphysique que moi, et vous avez *Marelle*, qui est un livre métaphysique, en tout cas une quête ontologique, la recherche d'un véritable centre en dehors de toutes nos erreurs depuis le pithécantrope.

Ça a toujours été chez moi une préoccupation d'ordre métaphysique, sans aucun sentiment du sacré, excluant Dieu. L'esprit métaphysique, sans être matérialiste, ce que je ne suis pas, se passe de Dieu, du sentiment du sacré, et en même temps demande, a l'intuition de ce qui est au-delà du physique. Peut-être que ça se recoupe, le métaphysique et le sacré ? Je ne sais pas. Peut-être que Dieu est là, et je ne le sais pas . . .

En tout cas, je n'ai jamais eu la moindre révélation. En ce sens-là, le divin n'a pas de sens pour moi. Par contre, ce qui est au-delà de la réalité quotidienne, de ce que nos sens et notre intelligence arrivent à percevoir et à saisir, ça, pour moi, c'est capital. Je suis convaincu que nous en sommes aux premiers balbutiements de notre intelligence, de notre sensibilité et que nous irons loin. Et alors, peut-être, à ce moment-là, ce que nous appelons religion et ce que nous appelons métaphysique se rejoindront dans une sagesse finale. La pensée de l'Orient y est-elle parvenue ? Là encore, je ne sais.

(Janvier 1980)